

**MARTIN
MACINNES**
ASCENSION

EXOFICTIONS
ACTES·SUD

Leigh a toujours été attirée par la mer. Dans son enfance, à Rotterdam, elle plongeait dans les eaux de la mer du Nord pour échapper à une vie de famille malheureuse et à un père instable. Adulte, elle décide de se consacrer à la biologie marine et d'arpenter le globe pour étudier des organismes anciens. Après la découverte d'une fosse en plein océan Atlantique, Leigh se joint à une équipe de recherche dans l'espoir d'y détecter la trace des premières formes de vie terrestre, mais ce qu'elle trouve remet en question tout ce que nous croyons savoir sur nos origines.

Ses recherches la conduisent bientôt dans le désert de Mojave, au sein d'une nouvelle agence spatiale d'une ambition sans précédent. Toujours plus impliquée dans les activités de l'institution, elle comprend que la fosse atlantique n'est qu'un phénomène parmi d'autres, survenus dans le monde entier, une des pièces d'un puzzle qui défie l'entendement humain et qui pourrait bien la mener là où nul homme n'est jamais allé.

Roman épique et mélancolique, nommé pour le Booker Prize en 2023, *Ascension* sonde les abysses des océans, la vastitude du cosmos et les élans du cœur avec une égale intensité, décelant autant de poésie dans le microbiote humain que dans la révolution des planètes.

Martin MacInnes vit à Édimbourg, en Écosse. Ascension est son premier roman traduit en français.

Roman traduit de l'anglais par Nadège Dulot

Photographie de couverture : © Oliver Sjöström, Pexels, 2024

ACTES SUD

ASCENSION

EXOFICTIONS

Ouvrage traduit avec le soutien du Publishing Scotland Translation Fund

Publishing Scotland

Foillseachadh Alba

Titre original :

In Ascension

Éditeur original :

Atlantic Books Ltd.

© Martin MacInnes, 2023

© ACTES SUD, 2024

pour la traduction française

ISBN 978-2-330-19561-8

MARTIN MACINNES

Ascension

roman traduit de l'anglais
par Nadège Dulot

ACTES SUD

PREMIÈRE PARTIE

Endeavour

Je suis née dans la région la plus basse du pays, sept mètres sous le niveau de la mer. Quand ma sœur arriva trois ans plus tard, nous partîmes pour le sud et nous installâmes *intra-muros*, dans l'arrondissement Rotterdam-Nord. La terre venait d'être mise au jour, tout juste regagnée sur la mer, draguée par des bateaux et renforcée par le béton. Des morceaux de rue se détachaient, le sol en dessous était encore meuble. Je me rappelle avoir brûlé de l'encens, cette odeur saumâtre à l'intérieur, comme si chaque moment était un sort, une scène dont l'existence devait être conjurée.

La plage qui longeait le fleuve était artificielle et quand nous nous y baladions j'imaginai le creux sous nos pieds, un énorme gouffre. Nous y allions le week-end et pendant les vacances ; mon père surveillait de près les marées, ne s'installait jamais à un endroit, mais marchait de l'un à l'autre. Je versais du sable dans mon seau en plastique, compactais, retournais le récipient, puis je recommençais, encore et encore.

"Ne creuse pas trop profond", m'avertissait mon père avant de reprendre sa surveillance.

Pendant la Seconde Guerre mondiale, le centre de Rotterdam – la vieille ville historique – fut complètement détruit. Les souvenirs d'enfance de mes parents avaient pour cadre de grands espaces, de larges avenues, le vent cinglant venu des ports. Leur regard pouvait se porter au loin, car beaucoup de structures avaient été rasées. Ils me montraient des photos imprimées sur des petites feuilles blanches cartonnées avec de larges bords noirs. Les paysages étaient ennuagés, grossis

de poussière et tout – des bâtiments qui restaient jusqu’aux silhouettes surprises en train de marcher entre eux – semblait plus petit, plus bas. Cela me rassurait, me disait que le monde grandissait, qu’il en était encore au stade de sa création. Peut-être serait-il un jour achevé. La *skyline* de Rotterdam – hérissée de raffineries luisantes alignées contre l’immense port – ressemblait à présent à Manhattan, une forêt d’acier, de chrome et de verre. Un dimanche après-midi quand j’avais cinq ans, ma pelle s’enfonça dans le sable et heurta le béton en dessous. L’impact déclencha un pétilllement le long de mes nerfs, me donna le vertige. Ce n’était pas naturel. Je n’oublierai jamais le regard horrifié que mon père me lança alors. J’avais détruit quelque chose, disait ce regard. J’avais percé l’illusion et, maintenant, je devais en payer le prix.

Ma mère, Fenna, venait du nord, fille unique d’une infirmière et d’un ouvrier d’usine, tous deux déjà morts – sa mère d’un cancer, son père d’une maladie indéterminée peu de temps après – au moment où elle commençait ses études à l’université. On pouvait être tenté de voir les mathématiques – sa passion, l’œuvre de sa vie – comme une consolation, un moyen de fuir la réalité se donnant l’apparence d’une confrontation, mais comme Erika, la cousine germaine de Fenna, le disait, ce n’était pas la réalité. Fenna s’y était toujours intéressée. Plus encore, elle était captivée, obsessionnelle. Elle avait été une enfant timide, réservée, parlait rarement sans qu’on l’y invite, et elle s’était tant habituée à se placer relativement à un livre – les mains autour, les yeux dessus, les genoux en dessous – que, privée de cet objet, elle paraissait incomplète.

Elle ne tenta jamais de décrire ce qu’elle faisait, une habitude contre-productive que je repris à mon compte. Même si elle passa la majeure partie de sa vie à l’université, elle ne fut jamais professeure, jamais elle n’expliqua. Les mathématiques n’avaient rien à voir avec la communication, faire passer quelque chose entre les gens ; elles étaient plus pures, plus proches de la musique, un acte de révélation. Les titres que

je voyais sur ses étagères – *Philosophie des formes cuspidales ; Transformations projectiles ; Trajectoires hyperboliques ; Théorème des ultraparallèles* – étaient comme des surfaces convexes ; je faisais glisser mes doigts dessus sans jamais m’approcher de la substance qui se trouvait sous la surface. L’une des tranches arborait le symbole de l’infini, deux boucles qui se fondent l’une dans l’autre sans fin, sans titre. Je ne me figurais pas ce qu’elle faisait toute la journée, n’imaginais pas ce qui occupa ses pensées toute sa vie. Si Fenna pouvait parler la langue dans laquelle elle pensait, ses sonorités ne ressembleraient à rien qui soit de ce monde.

Elle souffrait souvent de migraines, allongée dans une chambre à elle, les yeux fermés, un mouchoir en tissu blanc, mouillé, appliqué sur son front. Pendant ses crises, la tension qu’elle contenait se déversait dans toute la maison. Notre père, Geert, patrouillait entre les murs, nous interdisait de lever la voix, d’ouvrir ou de fermer les portes, d’allumer un ordinateur. Il me lançait des regards furieux même pour avoir pensé trop fort. Il aimait cela, s’occuper de Fenna comme forme de discipline. Cela lui donnait un but et une occupation. C’était encore plus étrange après la convalescence, pendant ces brèves périodes où, dépossédés des rôles auxquels nous avions été dressés, nous ne savions plus quoi faire. Je suis sûre que Fenna exagérait ses symptômes ou, du moins, qu’elle les prolongeait parfois. Ses accès érigeaient une barrière autour d’elle, lui donnaient de l’espace, du temps à elle seule. Aucune question, aucune explication n’était nécessaire. Mais c’était surtout pour Geert, pour qu’il se sente utile, pour lui donner un rôle, le divertir et ainsi nous protéger des aspects les plus volatils de sa personnalité.

Il y avait deux sources de violence durant mon enfance et l’une d’elles était ma croissance. Mes os poussaient brusquement, par accès spectaculaires. Les nuits étaient parfois agonisantes, alors que la douleur parcourait mes jambes. Je passais des mois sans une nuit complète de sommeil. Dans mes cauchemars, une fabrique miniature œuvrait sous ma peau, me réassemblait en me cantonnant à l’extérieur, tel un observateur naufragé et impuissant. Je transpirais, parfois je

vomissais, à cause de la pure étrangeté de cette expérience. Et pourtant, tout au long de cette épreuve, Fenna était présente, capable de mettre de côté sa propre souffrance. Je n'avais pas à l'appeler, je n'avais aucun son à émettre, elle avait l'art de sentir quand j'avais besoin d'elle, elle venait. Elle m'apaisait, dégageait les cheveux humides de mon front, pressait ses mains contre mes cuisses et mes mollets, les malaxait, creusait dans la chair, puis massait de bas en haut, affrontait la douleur pour lui donner la forme d'une chose que l'on contrôle. Je me souviens quand je levais les yeux et la voyais debout au pied de mon lit ; je ne la reconnaissais pas sur le moment. Il y avait quelque chose de farouche en elle quand elle poussait, forçait vers l'intérieur de mes membres. Elle poussait encore et encore, en rythme, avec discipline, tandis que j'essayais de ne pas faire de bruit et que les larmes montaient non pas à cause de la douleur, mais de la gratitude quand j'étais surprise par les premiers signes de soulagement. Quand elle était debout au-dessus de moi dans l'obscurité, elle paraissait presque faire partie de moi. Je me demandais si elle aimait cela – le fait que j'avais besoin d'elle, le sentiment d'être jointes. Nous n'étions jamais aussi proches. Nous ne parlions jamais pendant ces moments-là – je n'en aurais pas été capable, même si j'avais essayé. Elle émettait des sons chantants à la manière d'un oiseau, étranges, doux, quand elle voulait m'apaiser, les derniers sons que j'entendais avant de m'endormir.

Je me mesurais au mètre chaque soir – par peur de marquer les murs – et notais la différence le matin. Cela me faisait peur ; savoir que cette puissance venait de l'intérieur, qu'il y avait quelque chose d'inhérent à ce corps qui se déployait ainsi. C'était comme si ma forme complète d'adulte avait été préparée, condensée, nouée dans une petite boule à la naissance et qu'on l'avait laissée s'ouvrir lentement. J'étais troublée – j'ignorais si je pouvais le faire seule, mais avec ma mère présente la nuit, qui ne faisait pas que m'observer, mais qui me guidait pendant que je grandissais, que je changeais, je savais que je n'avais pas à l'être, je savais que je n'étais pas seule. Quand j'effectuais mes premiers pas lents et hésitants le

matin, me posais sur le banc de la cuisine avec la table devant moi et le mur contre mon dos, Fenna me regardait avec une gratitude et un plaisir simples. Cela signifiait quelque chose pour moi – c'était la preuve que mon apparition lui faisait plaisir, l'évidence qu'elle me voulait encore, après tout.

Geert n'avait jamais voulu qu'une chose : être architecte. Il était déterminé quand il était enfant et étudia pour le devenir. Mais quelque chose se produisit, ses examens d'entrée furent catastrophiques. Les résultats qu'il avait obtenus étaient si lamentables, qu'il avait même renoncé à la possibilité de les repasser. Il avait gâché sa seule et unique chance, et il ne s'en remit jamais. Ce ne fut que longtemps après avoir quitté la maison que j'eus connaissance de ces ambitions, et de son échec ; il ne m'avait jamais rien dit. C'est Erika qui me l'apprit, encore une fois. Elle-même ne connaissait pas toute l'histoire, mais elle pensait que ses nerfs avaient été le problème, que Geert souffrait d'une anxiété paralysante.

Et alors Geert, qui avait seulement voulu être architecte, construire des choses sur la terre et admirer leur accumulation, avait fini par faire exactement ce qu'il refusait de faire, la même profession qu'avaient exercée ses aïeux : il partit en mer. Au début, comme son père et son grand-père avant lui, il travailla sur des chalutiers sur l'Atlantique, s'absentant plusieurs mois d'affilée. Il prit cette décision, si j'ai bien démêlé la chronologie des événements, presque aussitôt après avoir échoué à ses examens d'entrée, comme s'il avait voulu se punir lui-même, pour sentir le picotement de la brise salée et glaciale sur une peau coupée à vif par les épais cordages. Il fut marin pendant des années, tint plus longtemps que beaucoup d'autres et économisa une grosse somme d'argent. C'est alors qu'il fit la rencontre improbable et inexplicable de Fenna.

Ils entrèrent en collision dans la rue ; une nuit, ils tombèrent l'un sur l'autre. Il était ivre, sortait d'un bar, mortifié par sa maladresse. Ils passèrent les vingt-quatre heures suivantes ensemble. Après cela, il était changé. Ce fut l'obsession, sa seule idée en tête. Du jour au lendemain, il devint

un autre. Il se gorgea d'une raison d'être et d'une nouvelle force. Il ne supportait pas d'être séparé de Fenna. Repartir en mer fut une désertion, une catastrophe. Sur le bateau, il était rongé par la jalousie et la paranoïa. Il n'en revenait pas que Fenna – mystérieuse, sophistiquée, belle – puisse manifester un intérêt quelconque à son égard, alors il se moquait de lui-même – c'était un délire, bien sûr. Une fois à terre, il prit une décision sous le coup de l'émotion, quelque chose qui ne lui ressemblait absolument pas : il fit le serment de ne plus jamais remonter sur le bateau. Même si Fenna allait certainement reprendre ses esprits et ne vouloir plus rien avoir à faire avec lui, il devait ouvrir le champ pour la relation, et même – l'idée lui était presque insupportable – pour construire un avenir ensemble. Ce jour-là, il passa deux coups de téléphone, un à son agent maritime et l'autre à la femme avec laquelle il allait passer le restant de sa vie.

Tout est là – la mer, la femme mystérieuse, la rencontre fortuite qui transforme deux vies. Le fait est que le cliché est le seul moyen que j'ai trouvé pour rendre, je crois, la dimension inexplicable et injustifiable – de l'erreur qu'elle représente – de leur union.

Il se trouve que Geert ne quitta pas complètement la mer. Il allait continuer d'y travailler, indirectement, pendant presque quarante ans, jusque, finalement, dans un petit bureau quelconque du conseil de l'eau, la trahison de ses poumons et sa mort.

L'arrière-grand-père paternel de Geert avait travaillé pour la Compagnie néerlandaise des Indes orientales, la VOC, quand elle agonisait. Son père avait à son tour travaillé pour la VOC – ou du moins, c'est ce que dit l'histoire. Johannes, le père de Geert, aimait raconter des histoires sur les aventures de nos aïeux. Je me souviens du sourire inexpressif de Fenna quand le vieil homme se répandait – elle n'en croyait pas un mot. La VOC, disait Johannes, c'était l'aube de l'âge moderne, l'invention qui avait rendu tout cela – il gesticulait vers la *skyline* de Rotterdam visible par la fenêtre – possible. Créée en 1602, ce fut la première entreprise cotée en Bourse. Elle jouissait de toutes les prérogatives d'un État. Sa flotte de navires

sillonait le monde, signait des traités, se faisait des ennemis et des alliés, exécutait des prisonniers, colonisait des pays entiers. La VOC frappait même sa propre monnaie. Johannes nous raconta de grandes histoires d'aventures dans des décors d'îles lointaines de l'océan Indien, des histoires de naufragés, de trésors enfouis et d'incroyables découvertes, et ma sœur et moi étions captivées. Ces histoires, qui étaient si excitantes et dramatiques, faisaient paraître nos vies ternes et banales. Johannes soutenait qu'aucune de ces aventures n'aurait été possible si les Pays-Bas avaient été un pays ne serait-ce qu'un peu différent. C'est justement à cause de son absence de relief et de la difficulté de cultiver la terre que la VOC fut créée. Les Pays-Bas avaient dû se réinventer, alors ils se virent en pays imaginaire. Tandis que les Pays-Bas originels ne bougeaient pas, leur double, la VOC, parcourait le monde. Les premiers étaient en péril, menacés par l'eau qui les assaillait, courant toujours le risque d'être inondés, pendant que la VOC exploitait les océans de la planète ; comme si la menace constante de sombrer avait poussé le pays à connaître la mer comme personne.

Geert n'aimait pas ces histoires ; c'était l'une des raisons pour lesquelles Johannes aimait les raconter. Johannes était grand, il parlait fort, c'était un homme rougeaud qui semblait déborder de son fauteuil. Pour nous, il n'avait rien de commun avec notre père – Geert était comme un fil de fer, épuisé, réticent et taciturne. Mais je vois les choses différemment avec le recul. Toute sa vie, Geert eut peur de son père, dont il voulait obtenir l'attention et l'approbation, même s'il s'en voulait pour cette faiblesse. Les petites choses que disait Johannes – les plaisanteries, les commentaires qui nous faisaient rire – n'étaient pas sans effet sur lui. On pouvait voir Geert se retenir, puis quitter la pièce, le regard légèrement inquiet de Fenna derrière un sourire. Mais la dernière chose qui me serait venue à l'esprit à l'époque était que Geert craignait Johannes de la même façon que ma sœur et moi craignons Geert lui-même.

Il me semble maintenant évident qu'il ne faisait pas que suspecter que son père mentait ; c'était quelque chose qui lui

était confirmé encore et encore. Tout d'abord, il y avait son travail. Aux yeux de son père, Geert était faible, incapable d'endurer la mer. Jusqu'à la fin de sa vie professionnelle, jusqu'au moment où il mourut dans l'un de ses bureaux citadins, Geert travailla pour le conseil régional de l'eau, le *Waterschappen*, comme ingénieur hydraulicien et conseiller. Comme je l'appris plus tard, quand les regrets me poussèrent à me renseigner, à réunir les pièces du puzzle, le *Waterschappen* remontait au XIII^e siècle, quand il était encore composé d'un ensemble d'administrations autonomes qui organisaient des élections et levaient l'impôt. Johannes ne l'évoquait jamais dans ses récits – cela aurait donné à Geert trop d'importance –, mais il y avait un lien évident entre les innovations des *Waterschappen* et la création de la voc. Le travail que l'administration avait réalisé et réalisait toujours s'est avéré vital. J'aurais voulu le comprendre à l'époque, quand Geert était en vie.

Sans les *Waterschappen*, les Pays-Bas ne pouvaient pas exister. Le pays serait immédiatement inondé, vaincu par l'eau ; plus des deux tiers de ses terres disparaîtraient. Les *Waterschappen*, avec leurs armées d'ingénieurs, s'adaptaient en permanence et concevaient de nouvelles méthodes pour endiguer les fleuves, évacuer l'excès d'eau et construire des littoraux artificiels comme la plage étroite où nous allions durant mon enfance. Le travail n'était jamais achevé ; la gestion de l'eau était un projet infini. Voilà ce que je n'avais pas compris à l'époque et ce que je vois aujourd'hui, c'est le poids que Geert portait sur ses épaules chaque jour durant ses longues années de service. Alors, quand il rentrait à la maison, ce n'était pas soulagé, mais résigné. Cela ne s'arrêtait jamais. Les week-ends et les vacances n'étaient qu'un sursis à la tâche qui était la sienne, de comprendre, prédire, négocier et disperser l'eau qui autrement aurait inondé le grand Rotterdam, une zone habitée par plus de deux millions de personnes.

Une fois engagé dans cette vie, il n'avait aucun moyen d'en sortir. Il était en colère contre nous, ses filles, parce que les exigences financières de notre existence l'y enchaînaient. Mais son humeur était aussi affectée par ce qu'il voyait à son travail, un monde à l'équilibre précaire, un environnement

hostile aux humains ; le désastre était seulement retardé par l'intervention chirurgicale d'équipes de spécialistes. Pas qu'il ait voulu faire l'objet d'une gratitude particulière pour cela, seulement que l'on reconnaisse l'existence de la menace.

Partout, il voyait cet aveuglement arrogant, et il ne le supportait pas. Chaque soir, la dernière chose qu'il faisait était de disposer nos assiettes sur la table pour le repas du matin suivant, comme une convocation, une petite prière, comme si cette préparation et cet investissement faisaient de la venue du jour nouveau un événement plus probable. Il se levait tôt, même les jours de congé, insistait pour que nous fassions de même, pas plus tard que 7 heures. Je me souviens de lui dans le jardin à l'aube, à l'extérieur de ma chambre ; ses pieds écrasaient le gravier tandis qu'il lavait ma fenêtre avec une énergie vigoureuse, excessive. À ma grande surprise, je me demandai plus tard si ces gestes, que j'avais toujours interprétés comme relevant du sadisme, étaient en réalité motivés par le désir de nous voir profiter plus, de sortir et de faire des choses, de vivre le monde. Notre liberté était un affront à son confinement, mais le travail lui avait aussi appris que la vie ne pouvait être vécue passivement, qu'il fallait la saisir et se battre pour elle. Face à ce labeur – il rentrait parfois avec une telle rigidité dans le corps qu'il pouvait à peine s'asseoir, préférant rester debout dans l'embrasement d'une porte ou dos au mur –, la moindre des choses était de savourer ce qui nous avait été donné, de ne pas gâcher nos journées au lit.

Enfants, ma sœur et moi n'avions jamais tenté de comprendre son caractère redoutable, nous en avions tout simplement peur, essayions de nous en cacher comme nous le pouvions. Le plus effrayant était peut-être sa nature totalement imprévisible. Parce que nous ne le connaissions pas, nous ne savions pas ce qu'il était capable de faire. Tout ce que nous disions ou faisions, même le plus inoffensif, pouvait faire se déverser ce torrent à l'intérieur de lui. Je n'ai jamais entendu quiconque rugir comme mon père. L'écho de ces formidables coups sonores semblait persister dans les chambres de la maison encore des heures, des jours plus tard. Il cassait des petits objets, les jetait contre le mur. Son énergie, la vigueur de sa

colère étaient stupéfiantes. Il se déplaçait avec une rapidité incroyable, traversait la pièce d'un bond pour m'attraper et me soulever par le col de mon t-shirt. Et bien sûr, ces accès ne se produisaient que quand Fenna était à l'université. C'était comme si pendant tous les silences de Fenna, Geert rassemblait tout son ressentiment et toute sa colère, et qu'il attendait, en ruminant, le moment pour les recracher.

Helena, avec ses trois ans de moins que moi, fut relativement épargnée. Geert nous frappait fréquemment toutes les deux, nous infligeait des claques violentes sous lesquelles nous tentions de nous recroqueviller et contre lesquelles nous essayions de protéger notre tête avec nos paumes, ce qui, sans que nous l'ayons voulu, nous conduisait à l'énerver et à le provoquer davantage. Mais le pire, c'étaient les tabassages soutenus qui duraient plusieurs minutes. Pour autant que je sache, Helena n'en fut jamais la cible. J'ignore pourquoi ; peut-être que Geert satisfaisait son appétit avec la violence qu'il m'infligeait à moi. Peut-être qu'Helena ne le provoquait simplement pas comme je le faisais. Peut-être y avait-il quelque chose dans ma façon de réagir aux coups de mon père qui le réfrénait et l'empêchait de commettre les mêmes attaques sur sa fille cadette.

Je n'ai jamais parlé de cela à Fenna, mais elle devait savoir. Les migraines, en plus d'imposer un silence général sur la maison, un silence qui interdisait toute forme de communication, excluant ainsi toute possibilité pour moi de lui raconter l'histoire, furent peut-être aussi un symptôme de sa propre peur et de son sentiment d'impuissance face à la rage de Geert. Bien qu'il n'ait jamais levé la main sur notre mère, la menace était implicite, manifeste dans les bleus sur mes bras, mon cou et mon visage. J'étais jetée de manière répétée contre le mur. Plus les coups étaient terribles, plus Fenna se renfermait. Elle passait moins de temps à la maison, travaillait de plus en plus tard à l'université, se retirait dans un monde plus pur de symboles, de logique et de vérités atemporelles. Paradoxalement, étant donné ce qu'il advint plus tard, je ne compris jamais Fenna et lui en voulus de ne pas nous avoir porté secours. Mais peut-être avait-elle essayé d'intervenir et

la réaction de Geert fut-elle si explosive que toute autre tentative s'avéra impensable par la suite. Les longues soirées où elle s'occupait de moi sans dire un mot, mais pas en silence, où elle apaisait mes membres en mue, étaient sa façon de prendre de soin de moi, de me protéger, de me récupérer.

Une des rares choses que je me rappelle l'avoir entendue dire sur les qualités de Geert était la même chose qui, pour Helena et moi, représentait une source de grande terreur : son imprévisibilité. Elle souriait quand elle disait cela, sa voix s'adoucissait, son regard se fixait sur un souvenir du passé lointain : "Quoi qu'il fasse, c'est toujours une surprise."

Cela semble particulièrement tragique, bien que presque banal, que ce qui l'avait défini positivement autrefois ait fini par constituer l'essence de tout ce qu'il y avait de pire en lui. Comme tous les enfants, je n'ai jamais été capable d'imaginer de manière crédible la vie de mes parents avant moi, une période d'innocence, avec moins d'obligations et d'engagements, et je n'ai certainement jamais cru que la nature de Geert ait pu être une source de joie et d'enchantement. Geert, couvrant toujours notre mère de petites attentions, de cadeaux surprises, de week-ends improvisés. Geert, placé dans une situation nouvelle – la rencontre avec la famille élargie de Fenna, disons, ou avec ses collègues de travail, des circonstances difficiles pour n'importe qui, et certainement pour un homme discret et réservé comme lui –, qui la surprenait, l'étonnait, montrant d'autres réserves de sa personnalité, de nouveaux aspects de son caractère, pour qu'elle puisse tomber à nouveau amoureuse de lui. Cela pouvait-il être vrai ? Son imprévisibilité absolue, lors de cette première étape, tendait vers une sorte d'infinité, une personnalité irrépressible, illimitée. Il était capable de tout. Le potentiel violent était peut-être là depuis le début, prêt à être déclenché par un ensemble de circonstances spécifiques – la paternité – sans lesquelles non seulement il serait resté latent, mais il aurait énergisé le bonheur qu'il aurait créé et les bonnes choses que Geert aurait faites. Peut-être que cela explique pourquoi Fenna ne put jamais l'affronter, ne put jamais l'interroger sur sa violence : en le condamnant, elle aurait aussi condamné le bonheur

qu'ils avaient vécu, et elle avait beau regretter la douleur qu'il nous faisait subir – une douleur qu'elle endurait elle-même, avec ses migraines –, elle ne pouvait pas se résoudre à le faire en connaissance de cause.

Le plus dur pour Geert, pendant ses dix ou vingt dernières années aux *Waterschappen*, fut à quel point tout avait changé, surtout dans le niveau d'automatisation introduit dans le travail, quelque chose en quoi il n'eut jamais entièrement confiance. La prévision était essentielle – anticiper l'élévation du niveau de la mer sur l'année, évaluer la sévérité d'une tempête à venir, décider en amont s'il fallait émettre un ordre d'évacuation pour une zone donnée –, mais plus nous avançons dans le *xxi*^e siècle, plus elle devenait difficile. Les températures connaissaient des fluctuations anormales, les saisons empiétaient toujours plus les unes sur les autres et des inondations se produisaient tout au long de l'année. L'équivalent de plusieurs mois de pluie tombait en un jour. Des vagues gigantesques venaient se briser contre les digues, contre les remparts, contre les barrières côtières artificielles que Geert et ses collègues avaient érigés. Ce qui avait toujours été une tâche difficile devenait impossible. La montée des températures provoqua une série de débordements de cours d'eau, ce qui créa un marécage permanent. Les moustiques arrivèrent, se multiplièrent dans les nouvelles zones humides et introduisirent dans le pays la première souche de paludisme en soixante-dix ans. À ce stade, Geert était sur le point de craquer, complètement dépassé, incapable de s'expliquer ces transformations ou d'en suivre le rythme. Il échoua contre une réalité qui avait totalement vaincu son imagination. Quand il arrivait à la maison le soir, il était lent, alourdi, presque sous le choc. Il n'avait aucune idée de ce qui l'attendait le lendemain ; il était désormais incapable d'envisager ce qui allait se passer. Cela devait le terrifier. L'écosystème se transformait, et il ne parvenait pas à suivre. Un minuscule détail pouvait opérer un changement des plus imprévisibles ; les moustiques allaient coloniser le milieu ; la salinité excessive à l'intérieur

des terres allait tuer l'agriculture. Mais ce n'était que le commencement. Je me disais que quand il regardait dehors, il ne pouvait voir que la fin du monde.

Contre sa volonté, on installa de nouvelles barrières anti-tempête automatiques, un système artificiellement intelligent qui communiquait par données satellites et mettait en place des défenses dès la moindre menace d'inondation. Les vies de plus de deux millions de personnes dépendaient de cette intelligence insondable et, face à cela, Geert se brisa pour de bon. Il avait été laissé sur le bord de la route. La retraite approchait, et il n'était plus question de continuer, même avant la maladie. Toute sa vie avait été un vaste effort de tenir la mer à distance et, quand sa maladie récidiva et que ses poumons le lâchèrent, j'imaginai, ou plutôt j'espérai, qu'il y aurait un tout petit moment de calme et d'acceptation à la fin, ses derniers instants de conscience, sachant qu'il n'avait plus à lutter.

En tant qu'architecte frustré, il se considérait encore, lui-même et ses accomplissements, comme une déception, mais l'ironie – et j'aurais voulu qu'il le voie – était que son travail contribuait à construire et reconstruire le pays en permanence, heure après heure, jour après jour. Sans la passion, l'ingéniosité et le courage d'individus comme Geert, notre pays n'aurait pas pu exister. Il était architecte et archéologue, il planifiait et mettait au jour, concevait et mettait en place des systèmes pour draguer et dévier l'eau, creuser le pays, le révéler. Il y avait de vastes littoraux hautement élaborés, des péninsules faites de sable importé, des digues ensuite dispersées naturellement au gré du mouvement de l'eau, disséminant le sable le long du pays. Il y avait des mégastructures de béton et d'acier intégrées à la côte, qui la déplaçaient et la soulevaient si nécessaire, des nouveaux paysages superficiels imprimés dans des usines.

Je ne parlais pas de tout cela quand Geert était en vie. Peut-être sentais-je qu'il ne méritait pas de l'entendre de moi. Mais parfois je me demande encore si j'aurais pu dire quelque chose, peut-être pas ainsi, mais quelque chose quand même, un geste, un signal indiquant que je comprenais ce qu'il avait accompli, lui dire, comme s'il avait eu besoin de l'entendre,

que cela en avait valu la peine, son combat de quarante ans ; qu'il ne l'avait pas livré en vain.

Le matin des funérailles, Fenna ressortit une photo de moi à six ans, debout avec Geert, le même grand sourire sur nos visages, chaussés de cuissardes de pêche. Elle me racontait que quand j'étais petite, avant de commencer l'école, je le suivais partout, que j'allais souvent avec lui au travail. J'avais tout oublié. J'avais toujours été fascinée par les îles et je me souviens que Geert m'avait raconté que les Pays-Bas, quand le pays courait le risque d'être envahi, avaient pour tactique d'ouvrir écluses et barrages pour inonder les terres et se transformer en archipel, le niveau de la mer étant trop élevé pour traverser à pied et trop bas pour le faire en bateau, il devenait inattaquable – utilisant sa faiblesse comme stratégie défensive, comme une force.

À l'enterrement, j'étais le seul membre de notre famille proche à porter le cercueil. J'étais la seule à être assez grande. J'avais toujours eu honte de ma taille ; je voulais être plus menue, comme ma sœur, pas tout en angles et en longueurs. Je pus porter mon père parce que je lui ressemblais plus que je ne l'imaginais ; j'avais porté une part de lui depuis toujours.

Notre mère ne fut pas expressive à la mort de Geert. Elle paraissait plus surprise que triste, presque intriguée par ce monde changé, la maison et le jardin soudain plus spacieux, les repas plus modestes, la consistance inédite du matelas, l'absence des bruits auxquels elle s'était habituée, comme le flux quasi permanent, dans la cuisine et le jardin, de musique folk qui passait à la radio. Helena et moi restâmes avec elle aussi longtemps que possible, mais elle ne voulait ni n'avait besoin de nous à ses côtés. Au lendemain des funérailles, elle apparut dans la cuisine parée pour aller au travail et s'en alla sur son vélo comme elle l'aurait fait n'importe quel autre jour. Nous traînions dans la maison, superflues, nous buvions, triions les affaires de Geert ; Helena s'occupait des choses pratiques, contactait les avocats tandis que je passais de la nostalgie consternante et facile – mettre les bottes de Geert pour voir si elles m'allaient, ramasser ses pulls, inexorablement attirée par leur col – à la furie, quand je me rappelais le pire. Helena ne réagissait pas à mes excès et, après trois jours, après que Fenna eut insisté que tout irait bien et seulement après qu'Erika eut promis de venir la voir régulièrement pour s'assurer de son état, nous laissâmes notre mère seule dans la maison.

Helena partit aussi vite qu'elle le put, d'abord à New York, puis à Jakarta, tandis que je restai plus près du nid à étudier la biologie marine et la microbiologie à Rotterdam et à l'institut Max-Planck de Brême. Ayant hérité du talent pour les

mathématiques de notre mère, Helena finit par travailler dans le droit financier au sein de plusieurs banques et cabinets d'experts en sinistres. Ce fut Helena elle-même qui mit le doigt sur quelque chose que je ne pouvais pas voir : si elle avait suivi les traces de Fenna, mon travail suivait celles de Geert. J'en fus choquée – à la fois parce que c'était une expression de mon patrimoine et parce que je n'avais rien vu.

Une grande partie de mon enfance demeure une page blanche, mes souvenirs les plus anciens remontent à mes cinq ou six ans. Je ressens toujours de la panique quand j'entends les autres se rappeler les détails de leurs toutes premières années ; je suis incapable d'imaginer des souvenirs et un langage aussi proches de la non-existence. J'appris à parler tard, quand j'approchais l'âge d'entrer à l'école, un retard qui avait suscité de l'inquiétude chez Fenna à l'époque. Je n'ai jamais interrogé Helena sur ses premiers souvenirs, mais je ne serais pas surprise si son expérience n'avait rien à voir avec la mienne. Helena et moi sommes deux personnes très différentes, trois ans et deux océans étant les moindres choses qui nous séparent. La première qui me vient à l'esprit quand je pense à elle est son expression : bouche ouverte en un petit *o*, stoïque et pourtant innocente. Je la vois comme un faon de dessin animé – petite, fragile, qui a besoin d'être protégée. Quand nous étions jeunes, la nécessité nous avait poussées l'une vers l'autre ; incapables de décrire ce qu'il nous arrivait, nous nous étions naturellement rapprochées, l'une étant la seule à pouvoir comprendre l'autre. Il était logique qu'elle parte dès qu'elle eut la possibilité de fuir. Je ne lui en ai jamais voulu pour ça.

Helena réussit à éviter le pire tout en restant terrifiée par notre père. Elle était très maligne, très adroite. Quelque chose chez elle la rendait moins susceptible d'être prise pour cible ; je ne sais pas exactement quoi. Un talent, une force. Elle était plus réservée ; elle faisait les choses, tandis que je protestais. Elle ne se plaignait pas, mais continuait à regarder vers l'extérieur, à tout voir avec ses yeux étroits sous la frange maladroite et sévère de ses années prépubères. Je ne crois pas l'avoir jamais vue pleurer ; elle a un talent remarquable pour observer

presque tout avec une apparente équanimité. Geert admirait cela, et je l'enviais ; je voulais être froide comme Helena, qui haussait les épaules à la face du monde. Moi, je ne pouvais pas.

Pour toutes les nuits où Fenna me massait les membres, Helena dormait à poings fermés. C'est un don inné qu'elle a toujours. Elle adore dormir ; un peu méchamment, j'ai parfois pensé que le sommeil lui allait bien parce que cet état était plus proche de sa passivité. Mais en réalité, avec l'âge et notre déménagement dans une nouvelle maison, toujours dans les limites de Rotterdam, où nous avions pour la première fois chacune notre chambre, elle s'affirma de plus en plus et devint plus sûre d'elle. Sa voix changea, se fit plus grave, plus forte, moins susceptible d'être ignorée. Encore une fois, je l'enviai. Helena avait l'avantage de la jeunesse, elle put observer et apprendre de ce qui m'arrivait, et manifester une personnalité capable de se protéger seule. Je n'eus pas ce luxe. J'arrivai la première ; je ne savais pas ; je ne pouvais qu'être moi-même, balancer mes pieds sur les chaises, ouvrir la bouche en lisant. Helena était une réaliste, une battante, une survivante. Paradoxalement, le terrorisme de Geert l'avait modelée en une personne qui pouvait le supporter et cela signifiait aussi qu'elle était moins encline à en être le souffre-douleur.

Quand nous étions plus jeunes et dormions dans la même chambre avec ces lits superposés que j'adorais et qui offraient une sensation d'espace clos, d'intimité et de complicité, nous partagions beaucoup d'autres choses. Helena avait l'avantage des livres que je lisais et le désavantage des vêtements pour lesquels je grandissais trop vite. Nous inventions des jeux et nous racontions des histoires compliquées, dans lesquelles nous étions des protagonistes héroïques qui affrontaient d'innombrables ennemis. Nous avions nos jouets, l'ordinateur que nous partagions, mais ce que nous aimions le plus – et je suis absolument certaine que nous étions l'égale l'une de l'autre là-dessus – était le plein air, gagner le champ à côté de notre première maison ou le petit bosquet auquel il menait. Là-bas, nous perdions heure après heure, nous nous frayions un chemin entre les taillis, creusions des tunnels avec nos corps, de nouvelles poches d'espace vide qui n'existaient pas avant

notre passage. Beaucoup de mes souvenirs de cette époque partagée sont silencieux ; nous étions occupées, nous jouions ensemble, mais nous ne parlions pas. C'était une stratégie : l'absence de parole dans le jeu effaçait la sensation du temps qui passait, le silence dilatait la durée ; notre détermination à ne pas parler de Geert était, entre autres choses, une tentative de le rendre moins consistant. La seule fois où je parlai des coups à Helena, je le regrettai immédiatement ; ses yeux me supplièrent d'arrêter. C'était pour mon bien autant que pour le sien ; il n'y avait rien à gagner en revenant dessus. Après cet échange, non seulement le sujet fut banni à jamais, mais, apparemment, Helena amenda sa compréhension du passé, comme si, par la force de la volonté, elle voulait se convaincre que ces expériences ne s'étaient jamais produites.

Notre intimité des débuts n'y fit rien. Avec l'âge, nous nous éloignâmes. Un éloignement préventif, tactique. Helena risquait de me ressembler et de devenir elle aussi la cible des coups de Geert. Pour lui échapper, il lui fallait être forte. Ce n'était qu'en prenant ses distances avec moi – perdue et sûrement aussi blessée que moi – et en s'appropriant son espace propre qu'elle deviendrait une personne à part entière. Il n'y a pas d'autre façon de le voir : je la retenais, attirais la violence à elle. Si elle était restée dans le même espace que moi, avait continué à être comme moi, alors je suis certaine que les attaques se seraient multipliées.

Une des choses pour lesquelles je suis la plus reconnaissante est qu'Helena ne dut jamais être comme moi. Si une seule chose justifie mon existence, c'est cela. J'étais un exemple négatif. Si je vivais ma vie dans l'erreur, attirant inconsciemment la douleur sans pouvoir rien y faire, alors cela en valait la peine pour que cette douleur soit épargnée à ma sœur. En fin de compte, elle fuirait et vivrait une vie plus heureuse, plus confortable et plus sûre sans moi.

Dès notre adolescence – et malgré mes dix centimètres de plus qu'elle –, les gens avaient toujours échangé nos âges. Quoi que je fasse, quel que soit mon comportement, on me prend toujours pour la sœur cadette. C'est quelque chose d'insaisissable, d'ineffable. Une posture, une aisance dans l'être au

monde qui ne se décident pas et que je n'ai jamais possédées. Helena sait simplement qu'elle est à sa place, qu'elle a le droit d'être là, où qu'elle soit. C'est merveilleux. Alors maintenant, quand je la vois – quand je vais en Indonésie, qu'elle m'accueille et que nous partons en bateau ensemble, ou quand nous buvons des verres dans des bars lors de ses visites à Rotterdam –, je suis toujours la petite, celle qu'on guide. Ce n'est même pas une question financière, c'est essentiel. Ma sœur a une maturité, un recul sur les choses, qui me sont complètement étrangers. Dans mon esprit, le monde n'est pas raisonnable et ne peut être ramené à la raison. Il est beaucoup plus intéressant que cela.

Dès l'âge de dix ans, je fus autorisée à nager dans la Nieuwe Maas toute seule. L'eau froide me faisait l'effet d'un choc, m'apaisait et ravissait mon esprit. J'entrais dans l'eau, flottais sur le dos et me laissais dériver. Après, je rentrais chancelante sur la plage, les pieds bleus et insensibles à cause du froid. Je me postais, enveloppée dans une serviette, tremblante, le menton sur les genoux. Tandis que je faisais couler l'eau de mes oreilles en penchant la tête, le bruit des voitures me revenait. Je ne voulais pas rentrer, et il me fallait du temps pour me persuader moi-même de me lever. Les cailloux se pressaient contre mes fines semelles quand je pesais dessus de tout mon poids et, chaque fois que je quittais la plage, je me disais que tout ce que j'avais à faire était de mettre ces mêmes cailloux dans mes poches et d'avancer dans l'eau pour ne plus jamais devoir rentrer à la maison.

Cette rêverie m'était utile ; je restais parce que je savais que je n'y étais pas obligée. Chaque fois, je nageais un peu plus loin, les cailloux s'enfonçaient plus profondément dans mes pieds tandis que je regagnais le rivage. Un après-midi de début d'automne, je me sentais particulièrement abattue. Je ne voyais aucune issue à la situation avec Geert et vivais dans la terreur constante qu'il m'inspirait. Des nuages d'orage approchaient et la plage était déserte. Je sentis comme un basculement périlleux, la liberté de négliger ma propre sécurité, et j'avançai dans

l'eau d'un pas décidé, le visage tendu. L'eau me brûla, me communiqua un sursaut d'énergie, l'onde d'un coup de fouet à travers mon corps. L'eau était si froide. Quand j'atteignis l'endroit où mes épaules étaient submergées, ma poitrine se mit à convulser et j'avalai des goulées d'eau amère, puis j'eus la sensation légère, lointaine, d'être sur le point de me livrer.

Je plongeai sous l'eau, les yeux ouverts ; j'agitai les pieds et les mains, jusqu'en bas. Il n'y avait que quelques mètres de profondeur, mais j'avais l'impression de creuser plus profond, d'être entrée dans un abîme, et que je nageais dans un nouveau territoire, une chambre à moi, secrète. Les mouvements de mes membres avaient rendu l'eau opaque, mais quand j'arrêtai de bouger, tout devint net. Les grosses pierres au fond de la rivière hérissées de vers, d'éponges, de patelles et de lichen. Au-delà, les touffes de plantes aquatiques vertes et violettes. Il n'y avait pas le moindre bruit ; pas d'élancement dans mes oreilles à cause de la pression de l'eau, pas de voix les unes contre les autres dans ma tête. J'observai le paysage, flottais horizontalement, suspendue sous la surface, sans autre agitation pour brouiller ma vue, puis subitement, reconnaissante, je me rendis compte qu'absolument tout autour de moi était vivant.

Aucun espace ne séparait mon corps du vivant. J'étais pressée contre une immensité fourmillante, chaque millimètre cube d'eau densément peuplé de matière vive. Ces organismes étaient si petits que je ne pouvais pas les voir, mais je sentais leur présence fraternelle tout autour de moi. Je ne regardais pas la vie à travers l'eau, j'observais la vie de l'eau elle-même, un vaste assemblage qui tenait mon corps, se déversait dans mes narines, mes oreilles, les petites failles et les crevasses de ma peau, tournoyait dans mes cheveux et entraînait dans les yeux qui l'observaient. Dans un intervalle de temps qui me sembla être de plusieurs minutes, mais qui avait dû ne durer que quelques secondes, je vis un monde complètement différent, un lieu important et complexe, un nombre presque infini d'organismes indépendants parmi lesquels je flottais comme un filet, collectais des créatures inconnues avec chaque petit déplacement, chaque petite ondulation de mon corps.

Je refis soudain surface, haletante, j'avalai des goulées d'air et toussai en crachant l'eau qui déferlait hors de moi. Je replongeai involontairement sous l'eau avec chaque convulsion. Finalement, je me ressaisis et me tournai en direction de la rive.

Le bord avait disparu. D'épais rubans blancs de nuages dérivaien au-dessus de l'eau. Je me retournai et c'était la même chose, la brume recouvrait l'horizon. Je ne paniquai pas. Je sentis une chaleur sur mes épaules, une sensation de paix. Pendant un long moment, je dérivai. Puis je m'arrêtai, fis couler ce qu'il restait d'eau dans mes oreilles et cherchai le bruit de la circulation. Je plongeai de nouveau sous l'eau et me propulsai en avant. En moins d'une minute, j'avais atteint la rive.

La brume s'épaississait et je n'arrivais pas à trouver mes affaires ; je pouvais à peine voir mes bras devant moi. Je marchai prudemment sur les cailloux avant de faire demi-tour et de répéter le processus en sens inverse. Quand je trouvai enfin la pile – une serviette à séchage rapide ; des baskets avec des chaussettes en laine et mes clés ; mon jean, mon pull et mon t-shirt –, je la regardai comme si elle appartenait à quelqu'un d'autre, que je n'avais pas le droit de la prendre. Ce n'est qu'en rassemblant mes affaires et en me rhabillant que j'eus le sentiment d'habiter une personnalité, qu'avant d'entrer dans ces formes prédéterminées, j'étais diaphane, et que cette forme ne correspondait pas forcément à qui j'étais ou à ce que j'étais.

Ce ne fut que quand je me séchais et me rhabillais que je pris conscience que j'avais très froid. Mes mains étaient d'un rouge profond et mes jointures bleuisaient, me faisaient mal quand j'exerçais une pression, comme si l'air les avait contusionnées. Mes baskets étaient rayées et déchirées à cause des nombreuses fois où j'avais parcouru ce même endroit. Je me tenais fermement aux clés de la maison, les serrais plus fort pour pénétrer l'insensibilité sourde de mes paumes gelées. Je m'accrochais à cela et pensais à Helena, à tout ce que j'avais à lui dire.

Je m'empressai de me sécher les cheveux avec la serviette, vérifiai que j'avais bien tout et me mis à courir sur les cailloux jusqu'à l'ouverture du mur. Je passai par l'interstice pour rejoindre le chemin qui longeait la route. Je courus aussi vite

que je pus, générai de la chaleur, mes cheveux mouillés fouettant l'air de chaque côté de mon visage, j'observais la rapide alternance de mes pieds sur le sol, savourais le mouvement et les sensations distinctes, comme si j'étais à deux endroits en même temps. Quand je vis la maison au bout de la rue, je m'arrêtai pour me préparer. Je devais me rendre familière, savoir les choses qu'il fallait dire, reprendre la forme correcte. J'avais traversé un lieu sauvage et dangereux et maintenant, il fallait revenir. Et à cette idée – les rituels absurdes de la vie de famille –, je me remis à convulser, mais à cause d'un rire cette fois, une force profonde qui se souleva et me tordit sur le bord de la route, les mains sur les genoux, et je profitai de la chaleur douce-amère de chaque hoquet.

Le microscope semblait générer les créatures spontanément, produire de la vie là où il n'y en avait pas. Elles apparaissaient comme de petits éclats de verre circulaires, et si elles n'avaient pas bougé indépendamment les unes des autres, j'aurais pu croire qu'elles n'étaient que des reflets dans l'objectif. Après l'avoir reçu en cadeau pour mon onzième anniversaire, je m'intéressai toujours plus à la microscopie. J'appris à regarder de mieux en mieux, agrandissais le monde en le rétrécissant, regardais à l'intérieur des plus infimes crevasses. Creuser de plus en plus profondément dans la micro-échelle révélait des réceptacles du temps et de l'espace inimaginés. Ces créatures étaient dotées d'une complexité, d'une utilité et d'une beauté propres – des nœuds serrés d'ADN entourés de flagelles se propulsant dans le liquide. Émerveillée, je plongeais dans le noyau ovale d'une amibe. Chaque bactérie était intelligente, volontaire : elle avait un système sensoriel, réagissait aux stimuli et ressentait le temps, le reconnaissait. À cette même échelle, je pouvais voir les cellules composites de mon propre corps.

Ordinairement, je ne voyais rien de tout cela. Seule une étude attentive et méthodique pouvait faire de moi le témoin de ce qui avait toujours été devant mes yeux. Alors c'est ce que je fis, à la maison et à l'école. Je me souviens de cette période comme d'une ère de grande visibilité, de l'apparition explosive du monde. L'atmosphère était grosse d'une vie grouillante, les océans et les fleuves aussi. Une cuillerée d'eau de mer ou une pincée de terre entre mes doigts contenait des milliards de choses vivantes. Nous y sommes aveugles par nécessité,

car si nous voyions la réalité de ce qui nous entoure, nous ne bougerions jamais. Tout autour de nous, entre nous, à nos abords et à l'intérieur de nous. Nos corps en sont enrobés et nous en sécrétons des vagues quand nous respirons et nous parlons. Dans chaque cellule de peau et dans les cils qui papillonnent pendant que nous rêvons. Elle s'adapte à tous les aspects de notre comportement ; si les animaux étaient obscurcis et les micro-organismes, illuminés, nos spectres trouveraient leur clarté dans cette périphérie scintillante. J'avais un faible pour les espèces qui restaient dormantes dans leur enveloppe avant d'être ranimées, comme les rotifères découverts dans les inlandsis après être restés inertes vingt-quatre mille ans. Capables de supporter presque n'importe quelle force, ils remettent en question la frontière entre la vie et la mort, anéantissent le concept d'un temps rectiligne et linéaire, suggèrent quelque chose de circulaire et répété.

Pendant mes années d'études, je m'appliquai à rester le plus anonyme possible, un effort qui n'était pas facilité par ma taille inhabituelle. Chaque décision que je prenais servait le projet plus vaste de ma discrétion. À la maison, tandis que je poussais toujours plus haut, j'appris à composer une posture qui me faisait paraître plus petite que je ne l'étais. Ma taille était une provocation, tonitruante, et un affront à mon père. Qui m'avait donc permis de grandir ainsi, de m'accaparer une quantité d'espace disproportionnée dans la maison ?

Vers mes quinze ans, ma taille se banalisa et je n'étais plus aussi voyante parmi mes pairs. Je m'inscrivis dans plusieurs clubs après l'école, avec d'autres adolescents intéressés comme moi par le laboratoire et le travail de terrain. Quand je quittai enfin la maison pour l'université, je m'immergeai dans les études et excellai. Je me sentais à l'aise, capable de maîtriser ce que je faisais pour la première fois de ma vie. Même s'ils habitaient à quelques minutes, je ne voyais mes parents et ma sœur qu'à intervalles irréguliers. Notre relation avait changé et nous étions mal à l'aise en présence l'une de l'autre, nous hésitions avant de nous asseoir quand nous nous retrouvions

dans un restaurant pour déjeuner. Même Helena me regardait étrangement, avec intérêt ; elle sentit le changement.

Dès que l'occasion se présenta, je me spécialisai dans le domaine marin. J'appris rapidement l'allemand pour faire mon master à Brême. Le point culminant de cette formation fut un poste de six semaines à un tiers de la distance qui nous séparait de l'autre côte atlantique, dans l'archipel des Açores, dont la finalité était de collecter le phytoplancton des lacs de montagne. La géothermie, l'isolement en plein océan, l'air relativement pur dû au petit nombre de véhicules faisaient de ces lacs des lieux prometteurs pour la découverte de souches d'algues rares.

Je partais tôt chaque matin pour prendre un peu d'altitude avant le lever du soleil. Je nageais et plongeais, récupérais des échantillons que je conservais dans un réfrigérateur dans ma chambre chez mes hôtes. J'adoptai une routine et, dès la fin de la première semaine, j'avais pris conscience du plaisir que j'y prenais – l'air propre, les reliefs spectaculaires, le climat qui déterminait mes moindres mouvements. Cette solitude m'avait manqué, être en dehors, loin des contacts inconscients que la ville massait en moi. J'avais vingt-trois ans, travaillais seule, mon portugais se limitait à un vocabulaire basique et à des phrases que j'avais apprises par cœur. Je logeais chez une jeune famille dans une grande villa du XVIII^e siècle à vingt minutes en voiture du port principal. La famille sortait le petit-déjeuner et préparait le dîner pendant la semaine ; au début, j'avais honte, j'insistais en gesticulant pour leur faire comprendre que je subviendrais moi-même à mes besoins, mais en fin de compte, j'appris à accepter et même à savourer ma position d'enfant adulte, passive et surtout silencieuse.

En fin de soirée, je nageais dans la petite crique près de la dépendance, je plongeais et jouais dans la houle discrète ; je regardais les étoiles se faire plus visibles chaque nuit tandis que la lune décroissait, je me perdais et oubliais mes repères – le ciel, la mer ; je flottais, roulais, sombrais dans une eau plus fraîche, ressortais essoufflée sur un sable plus ferme, puis m'asseyais sur les longs rochers plats pour méditer. Je m'imaginai une vie entière ainsi, un contact rapproché avec la matière du monde. Je consoliderais ma carrière, pousserais mes recherches ;

je serais sans cesse en mouvement, plus déterminée et plus engagée que tous mes pairs. C'était l'objectif et la priorité de ma vie, plus qu'une famille, que le couple, que toute autre forme de connaissance ou d'accomplissement ; je travaillerais sans relâche, heureuse dans le contentement que cela m'apporterait.

Il y avait peu de voitures ; les routes désertes se déployaient comme des pistes de jeux, se repliaient sur des angles improbables dans des ascensions spectaculaires, des villages jusqu'aux montagnes. La chaleur au niveau de la mer était oppressante, allégée par les vents frais qui passaient par des couloirs artificiels. Je pensai à mon père et au vieux Rotterdam qu'il décrivait, aux avenues plus larges percées là où des villages médiévaux avaient été détruits ; aux vents qui avaient déserté la ville, détournés de force par des immeubles de bureaux massifs, de verre et d'acier. La VOC avait emprunté l'ancienne route de l'océan Indien, soufflé le vent du commerce du Cap-Vert et des Açores, en naviguant vers l'ouest puis vers le sud grâce aux courants et en prenant la direction de l'est par le cap de Bonne-Espérance. Les mêmes vents soufflaient sur moi, se réverbéraient sur les façades des bâtiments blancs et précipitaient la houle contre les rochers.

Les lacs de montagne étaient si éloignés, les atteindre infligeait une telle punition, qu'ils restaient souvent déserts. En altitude, les chemins qui descendaient jusqu'aux cratères étaient étroits et pentus et, à l'occasion, nécessitaient l'usage de cordes. J'arrivais en nage, couverte de coups de soleil et hors d'haleine, j'installais mon camp de base rapidement – serviette, parasol planté, bouteille d'eau, kit de travail – et pénétrais l'eau vert émeraude. Je collectais des échantillons à différentes profondeurs, de la surface jusqu'au fond, arrangeais les fioles dans les récipients de mon sac. Je m'autorisais à m'allonger brièvement pour sécher, rechargeais mes réserves d'énergie avant la longue ascension hors du cratère et la descente de la montagne jusqu'à la maison.

Sur le chemin du retour, je sentais l'odeur de soufre des geysers dont la vapeur blanche ondulait vers le ciel. Les paysans grillaient la viande dans des fours en pierre, les carcasses s'imprégnaient des odeurs et de la sensation de la roche

interne calcinée. Elles étaient recherchées par les passagers des bateaux de croisière acheminés par navettes depuis les grandes îles. J'étais fascinée par l'odeur écœurante – la pourriture, la chair – et par la vue de ces morceaux de viande carbonisée, distribuée par les ouvertures. J'imaginai que la chair avait toujours été là, qu'elle avait brûlé dans les profondeurs de la terre et qu'elle n'était mise au jour que maintenant, ingérée comme on consomme rituellement un dieu. L'éjection d'eau et de vapeur était spectaculaire, une suggestion de la formation originelle des îles, du chaos de lave et du feu, du refroidissement, du durcissement et de la création des terres.

Je rentrais tard un après-midi quand je le remarquai – la sensation que quelque chose d'innommable avait changé. Au début je pris cela pour l'extension de l'impression de délocalisation que j'avais déjà, ma disjonction fondamentale – l'absence de langage, l'ignorance du contexte – des autres autour de moi. J'étais descendue des lacs, comme d'habitude vers 18 heures, prenant acte de la fatigue, de la tension dans mes mollets, du mouvement machinal de mon corps. Une fois la dépendance en vue, je m'arrêtai. Les cafés habituellement fermés étaient ouverts ; les gens erraient par deux ou trois dans les rues qui auraient dû être désertes ; des voix amplifiées et de la musique sortaient de haut-parleurs cachés. J'avais vu plus de gens que je n'en voyais normalement, j'avais initialement ressenti une excitation et la présence d'une opportunité, mais j'en déduisis qu'il s'agissait d'une erreur, de l'effet de ma satisfaction après une longue et fructueuse journée de travail, une descente agréable, voire excitante. Quand je retrouvai le village, ce n'était pas le paysage que je voyais qui était différent, mais ma relation à lui.

Je savourai néanmoins cette sensation et cherchai à la prolonger. J'étais fatiguée et j'avais plus faim que d'habitude, alors je décidai de manger un ersatz de burger dans l'un des petits cafés ouverts plus tardivement. Après m'être installée à table et avoir commandé mon plat, je levai les yeux de mes notes, interpellée par l'écran de télévision au bar. Un reportage : trois

officiels derrière un podium, devant une dizaine de micros et de caméras. Je déchiffrai les majuscules qui figuraient sur la partie inférieure de l'écran : ONU, Nasa. Dans un sursaut, je voulus immédiatement sortir mon téléphone, mais je m'arrêtai quand je me souvins qu'il ne me restait plus de données internet – j'avais fait exprès de les laisser s'épuiser. Si la nouvelle était importante, je l'apprendrais bien assez tôt.

Je mangeai rapidement, voracement, et je bus trois bouteilles de bière de blé avant de quitter le café et de reprendre le chemin de la maison d'hôte par la place centrale. Une nouvelle fois, j'eus l'impression qu'il y avait du différent, la certitude que non seulement quelque chose avait changé, mais aussi que ce changement allait être démontré, vécu, tout autour de moi. Je me demandai si j'assistais au début d'un carnaval, aux premières étapes tranquilles quand tout est encore en cours d'installation. Je ne voyais aucun costume, pas de stands et, même si les rues étaient plus peuplées, on ne pouvait pas non plus parler de foules. Et pourtant, je le sentais, c'était palpable – quelque chose de nouveau se produisait à ce moment-là. Là où je me tenais, je tentai de mettre le doigt sur ce que c'était exactement, mais je ne voyais pas. Profites-en, me dis-je. Ça n'a pas forcément de signification. Savoure la sensation en elle-même.

Je sentis la fraîcheur dans l'ombre du vestibule ombragé après la chaleur tardive qui régnait dehors. Les étagères et les placards étaient en bois de séquoia foncé venu des îles intérieures. En passant la porte, je faillis entrer en collision avec Isabella. Isabella – à peine plus âgée que moi, menue, les cheveux bruns – était tout sourire, comme d'habitude, et nous rejouâmes le scénario de nos interactions quotidiennes. Mais cette fois, au lieu de me souhaiter une *boa noite*, elle continua de sourire, me regarda dans l'expectative. Elle dit alors quelque chose que je ne compris pas. J'étais frustrée de ne pas maîtriser la langue – j'avais l'impression d'être supposée connaître les mots qu'elle avait prononcés, qu'ils étaient importants et pourtant, ils ne signifiaient rien pour moi. Je souris le plus chaleureusement possible, l'air confus, et haussai les épaules. Juste au moment où je m'éloignai, me tournant vers l'escalier du même bois sombre, Isabella m'appela

avec une urgence renouvelée. Elle sourit encore, gesticula à mon intention, dessina un cercle avec son doigt et pointa vers le haut. Je hochai la tête, hésitante, et montai les escaliers.

Plus tard cette nuit-là, quand mes paupières commencèrent à s'alourdir, que j'allai tirer les rideaux devant les fenêtres et soulever le drap pour me glisser dessous, je me rappelai l'image sur l'écran de télévision. Elle avait quelque chose de curieux. Ce n'était pas la joute des micros ni les flashes des appareils photos, mais l'expression des scientifiques qui se tenaient devant eux. Ils souriaient. Le visage du porte-parole le plus âgé avait un lustre rouge, ses cheveux étaient ébouriffés. Les préparations laborieuses habituelles n'avaient pas été effectuées. Il régnait un air de spontanéité et d'excitation, la même excitation que j'avais perçue plus tôt dans le village et le café, et qu'Isabella avait tenté de me communiquer en bas des escaliers, en pointant vers moi et en gesticulant vers le ciel.

Pendant les quatre derniers jours, je vis de grands cachalots faire surface. Les touristes commencèrent à apparaître, des bateaux étroits avec des colonnes vertébrales de lunettes de soleil, de téléphones et de gilets de sauvetage orange vif. Le bourdonnement des drones équipés de caméras était incessant. Je rentrais épuisée, les bras, les mollets crispés par les longues marches sur les pentes par lesquelles j'allais et rentrais des lacs. J'engloutissais de gros bols de pâtes et buvais des jerricans d'eau entiers avec de la glace pilée et du citron vert. La nuit, les vents battaient les volets des immeubles de deux ou trois cents ans, ballottaient les skiffs amarrés à la jetée. Des jets d'eau suggéraient la remontée à la surface d'autres cétaqués, mais c'était difficile à savoir sans la lune. La nuit précédant mon vol, je me faufilai prudemment une dernière fois au-delà des rochers et nageai dans la mer noire, me retournai pour flotter sur le dos et admirer l'immensité.

Assise à la fenêtre qui faisait face à la piste, j'entendis mon téléphone m'alerter de la disponibilité du wi-fi de l'aéroport, et

je me connectai. Partout, la nouvelle faisait la une. L'annonce était brève, les détails arriveraient plus tard : des ingénieurs de la Nasa avaient fait une découverte décisive pour la propulsion des véhicules spatiaux. Selon les rumeurs, un vaisseau pouvait maintenant atteindre plus de dix mille fois la vitesse précédemment possible. Pour l'instant, le Conseil scientifique disait être confiant que des "applications majeures" seraient développées dans les années à venir. Les chercheurs organisaient des tests de plus grande envergure et ce progrès était déjà décrit comme l'une des avancées d'ingénierie les plus importantes de l'histoire. Il devait certainement s'agir d'une technologie nucléaire. Avaient-ils enfin produit une fusion exploitable et sûre ?

Je lus e-mail après e-mail, article après article, pendant que j'attendais l'annonce d'embarquement. Javier n'alla pas jusqu'à parler de canular, mais il soutint que les résultats concrets de cette découverte supposée n'émergeraient que des années plus tard et que, donc, rien n'avait changé en substance. Nous devions être sceptiques au regard d'un tel timing ; cela pourrait n'être qu'un jeu de relations publiques, l'exagération d'une bonne nouvelle après tout ce qui s'était passé les années précédentes.

D'autres réactions frisaient l'extase. Il ne s'agissait pas nécessairement de la découverte en soi, mais des possibilités qu'elle annonçait, les autres avancées et applications qu'elle pourrait faire progresser. Il y avait le potentiel pour une créativité exponentielle, l'émergence d'industries radicalement nouvelles grâce à ce changement fondamental.

Le consensus se trouvait quelque part au milieu, une sorte d'optimisme prudent et patient. Malgré l'absence de détails concrets, il m'était impossible de ne pas être excitée, emportée, ne serait-ce qu'un peu, par des promesses d'espoir, d'opportunités, de révélations. Le plus stimulant était qu'aucun de nous ne savait ce qui allait se passer. Et, même si les sceptiques pouvaient très bien finir par avoir le dernier mot – peut-être que les recherches stagneraient, que les applications ne s'avèreraient pas aussi variées que ce qu'on espérait –, rien n'était sûr. Pour moi, ce que nous avions, ce qu'ils nous avaient donné, était exactement ce dont nous avions besoin – un peu d'espoir.

Au début de ma dernière année de doctorat, je m'envolai pour la côte caribéenne, en Amérique du Sud. Ma directrice de thèse m'avait trouvé un poste comme petite main sur un navire d'expédition en partance pour le Sud-Est de l'Atlantique. Bien que l'objectif exact du voyage ne soit pas clair, j'avais faim d'expérience et c'était le seul moyen de prendre part à celle-ci. J'attendis trois jours derrière les murailles de la cité qu'on m'informe du départ du bateau pour un voyage qui devait durer entre un et deux mois. Je sillonnai l'intérieur de la vieille ville, décrivis une spirale vers son centre, observai les portes imprenables et les ombres allongées, les cathédrales ornées aux odeurs de canalisation souterraine pourrissante. La confirmation vint enfin juste au moment où j'étais sur le point de renoncer ; l'*Endeavour* allait appareiller le lendemain matin du port en eau profonde, à vingt kilomètres au-delà des murs.

Nous partîmes sous un ciel dégagé, sans vent, les remparts autour de la ville disparurent rapidement et, après la longue démonstration des procédures d'évacuation par deux membres d'équipage russes, je fus conduite à ma cabine, une boîte étroite au plafond bas, avec des lits de fer superposés de chaque côté. Nous étions à quelques dizaines de centimètres de la ligne de flottaison, le hublot était condamné et peint. J'échangeai de brèves présentations avec mes compagnons de cabine – des jeunes chercheurs comme moi –, rangeai

mes affaires dans les tiroirs qui m'étaient alloués, les verrouillai pour éviter qu'ils ne s'ouvrent, et me rendis dans la cuisine. Nous alternions entre la cuisine, la lessive et les tâches "mouillées" – assister les plongeurs avant et après la descente chaque jour –, et bien qu'un planning soit affiché, il n'était que provisoire et sujet à modification.

L'*Endeavour* était un navire à cinq niveaux d'environ soixante mètres de long, peint en blanc cassé, avec un pont d'un vert austère. Les coursives intérieures étaient longues et encombrées, l'intérieur était répétitif et prêtait à confusion avec ses murs ponctués de cabines identiques, ses escaliers et ses portes blanches massives qui donnaient sur l'air marin.

Les premiers jours furent longs, ternes, difficiles. Pas seulement à cause du travail, mais parce qu'il fallut s'accoutumer aux sensations du bateau, aux sols et aux murs instables, une gageure particulière quand on servait la nourriture et les boissons. Il fallait réfléchir avant de mettre un pied devant l'autre, sonder le sol, jauger l'expression des autres passagers avant de se mettre en marche. J'étais toujours consciente, toujours sceptique, ce qui s'avéra être une attitude très stressante. Quand arrivait le moment de ranger, le soir, j'étais épuisée, j'avais hâte de rentrer dans ma cabine et de m'enfermer. Je n'avais pas de temps libre. Et à cela s'ajoutait le stress de ne connaître personne tout en étant en interaction permanente avec les autres quand je servais ou faisais le ménage. Felix, un de mes camarades de cabine – sept centimètres de moins que moi et jamais sans sa casquette rouge –, travaillait avec moi lors de notre premier jour en cuisine, mais sinon, je n'avais guère de conversation au-delà de deux phrases.

Le quatrième jour, je passai enfin un peu de temps sur le pont avec les plongeurs ; je vérifiais les réserves d'oxygène, les cartes SD, les fermetures des combinaisons, je notais et confirmais les heures de plongée et de remontée. Même si je me réjouissais d'être dehors, c'était toujours frustrant d'être préparée à une plongée que je n'allais jamais effectuer. Je m'accroupissais alors que la houle s'écrasait au-dessus de moi ; l'eau salée me piquait le fond de la gorge. Il y avait bien quelques

atolls inhabités à l'horizon, mais le véritable intérêt, l'objectif des plongées, c'étaient les récifs en dessous.

Les plongeurs descendaient à vingt ou trente mètres, dérivant à la frontière du possible. Quand je procédais aux vérifications avec chacun des plongeurs qui refaisaient surface, ils hochaient la tête avec un regard vitreux. Émergeant dans leur combinaison, étendus sur le pont, ils demeuraient sans nom, impersonnels, presque non humains. Je ne les entendais jamais parler. Ça m'amusait de penser que j'aurais pu les saluer dans la coursive ou leur passer une assiette dans le réfectoire, et que la reconnaissance n'était qu'à sens unique. Même si je me concentrais sur les yeux du plongeur, je n'arrivais pas à les retrouver parmi les visages que je voyais à l'intérieur ; ils restaient mystérieux, comme s'ils avaient rampé hors de l'eau et y retournaient chaque soir.

Nous passâmes cinq longues journées et cinq nuits près du récif de San Andreas. J'avais pour responsabilité de récupérer les cartes SD et de télécharger manuellement les images sur le serveur. Les plongeurs travaillaient sans relâche ; ils descendaient après le crépuscule, équipés de lampes frontales et de caméras, dormaient deux ou trois heures et y retournaient, leur combinaison encore mouillée. Les requins pèlerins nageaient à l'horizon ; d'énormes requins baleines décrivaient cérémonieusement des cercles lents en dessous de nous. Les meilleures images étaient diffusées sur l'écran mural de la salle de projection après les repas, passaient en boucle toute la nuit, leur puissance accrue par l'absence de son et de récit – juste la scène elle-même, la clarté intermittente, opaque, d'épais nuages troubles se changeant soudain en une confrontation directe avec l'animal.

“Personne n'est ici pour s'engager dans un projet précis, dit-il. On veut juste un peu plus d'information. On sait qu'il y a des choses qui nous intéressent dans les fonds marins, mais si les dégâts potentiels sont jugés excessifs, on creusera pas, voilà. C'est aussi simple que ça. On n'est pas des méchants. C'est ça qui est super avec l'*Endeavour* – on travaille ensemble, on boit ensemble. C'est donc vraiment dans ton intérêt de